LA GUERRE DES VISIONS DU PATRIOTISME DANS *LES SOFAS* DE BERNARD ZADI ZAOUROU

Klohinlwélé KONÉ

Université Félix Houphouët Boigny

Département d'anglais

Résumé :

Pour Samory Touré, l'honneur et la dignité d'un peuple ne se marchandent pas. La mort est préférable à la vie dans l'esclavage. Son fils Karamoko pense que l'amour pour son peuple consiste à lui épargner la mort par toutes les concessions possibles. Ces visions contradictoires scellent le sort du dernier que son père veut voir condamné à mort.

Mots clés :

Patriotisme – personnage tragique – dialectique – élite intellectuelle – nouvel humanisme.

Abstract :

For Samory Touré, the honour and dignity of a people are not subject to any compromising. Death is preferable to a life in slavery. Karamoko, his son, believes that the love for one's people should consist in sparing him a collective suicide by all neccessary compromisings. These contradictory visions will inevitably lead to the death of the latter according to the wish of his father.

Key words :

Patriotism – tragic character – dialectic – intellectual elite – new humanism.

Introduction

Pendant longtemps, du fait de la domination étrangère, l'on a proposé à l'Afrique des héros et des valeurs étrangers à son histoire authentique et à sa philosophie de vie. Dans sa volonté de retrouver son âme, d'écrire elle-même son histoire en la revisitant, l'Afrique, par ses intellectuels, a entrepris de réécrire l'histoire de son point de vue. C'est dans un tel cadre qu'il faut inscrire la pièce *Les Sofas* du poète, dramaturge et homme politique Bernard Zadi Zaourou ivoirien. A travers l'œuvre, le dramaturge reconvoque par le détour de la fiction un pan de l'histoire africaine avec ses héros que sont Samory et Karamoko. Mais en le faisant, il interroge une notion dont la compréhension devrait aller de soi pour tous. Or le patriotisme, loin de faire l'unanimité entre les deux personnages, est l'objet d'interprétations divergentes autour desquelles se noue la trame de la pièce.

En effet, la pièce expose le conflit entre un père et son fils sur l'attitude à observer face à une puissance étrangère. Au nom du même patriotisme, le père condamne son fils à la mort pour déloyauté, lui qui, bien qu'étant vaillant guerrier, prêche la paix face à une France qui ne cesse de multiplier les actes d'agression contre l'empire mandingue. Le prince, qui a vu la force militaire de l'envahisseur, ne peut se faire solidaire d'une guerre qu'il sait perdue d'avance et qui consacrera le massacre de ce peuple qu'il aime tant.

Notre travail qui entend faire une étude thématique du concept de patriotisme analysera les deux compréhensions divergentes de ce thème selon l'argumentaire des deux protagonistes. Nous montrerons, en outre, l'actualité de ce thème pour l'Afrique d'aujourd'hui qui cherche ses repères dans sa tentative de se construire comme nation.

I- Le patriotisme selon Samory

1- Samory : un héros de tragédie ?

Comme de nombreux héros de ce type de récit, Samory est un personnage qui nous réconcilie avec la tradition des personnages héroïques au destin tragique. Par de nombreux attributs, il peut être caractérisé comme un personnage tragique comme sa vie référentielle le fut d'ailleurs. Par son statut d'empereur, il remplit l'une de ces conditions essentielles qui font les héros de la tragédie. Mais plus que ce statut, c'est son engagement total à des principes de vie qu'il juge inviolables et irréconciliables avec d'autres principes qui scelle son destin dans l'aventure de la résistance face à l'entreprise coloniale. C'est peut être là l'un des traits de caractères qui le distinguent de son fils, le prince Karamoko. La faute tragique de l'Almamy, c'est le refus de faire du conflit qui l'oppose à son fils un conflit entre un père et son fils. Samory est le mandingue et celui qui s'oppose à lui et à ses plans est un danger et un ennemi à son peuple et à sa patrie. Il se voit comme tout le peuple mandingue, l'incarnation vivante de sa patrie. C'est pourquoi il refuse de traiter du conflit qui l'oppose à son fils dans le cadre intime de la famille, au sein de l'unité émotive des liens familiaux. L'Almamy n'a pas de vraie famille autre que le peuple mandingue. Ses fils et sa mère, c'est le mandingue. C'est pourquoi il condamne son fils à la mort sans fléchir.

Quand Mory Fin'djan, le griot de l'empereur, lui suggère de faire sortir ses dignitaires de sa cour pour s'entretenir en privé avec son fils, l'habille maître des mots sait où l'orgueil de l'homme peut le mener. Ce qu'un père dit ou fait à son fils devant des personnes étrangères pour sauver la face ou son honneur bafoué, il ne le fera certainement pas dans d'autres dispositions d'esprit ou dans le cercle privé de l'intimité familiale. C'est tout le sens du conseil du griot à son maitre.

Fama, fais dire aux vénérables de la cour de te laisser seul avec ton fils. Garde aussi près de toi to fidèle porte-voix, moi, Mory Fin'djan. Alors seulement, la lumière se fera dans ton esprit, pour le plus grand bien du pays et du trône.[1]

Le griot connait l'orgueil et le tempérament de son maître. C'est pourquoi il veut un conciliabule où lui seul pourra gérer ce 'dialogue direct' entre père et fils. Mais Mory Fin'djan a oublié que Samory ne marchande pas les principes de la démocratie traditionnelle. Son attachement à leur respect l'amène à devenir une victime de ceux-ci. En effet, c'est aux dépens de ses engagements familiaux qu'il veut s'en tenir à ces principes. Sa vie privée est sacrifiée à l'autel de ses principes. Ce qui est en question ici, c'est la crédibilité du système judiciaire et de celui qui en est le garant. Ce n'est donc pas une banale incompréhension entre un père et son fils. Mory Fin'djan parle d'entretient privé qui dissiperait les malentendus, entretien pendant lequel des angles d'incompréhension pourraient être arrondis par sa parole mielleuse qui, seule, peut adoucir le tempérament de feu de son maitre. Mais lui parle de *« peuple », de « justice », de « vérité. » « Sache, djéli Mory, et toi aussi Karamoko»* interpelle t-il son griot et son fils, *« sachez que le peuple pèse lourd dans la balance de notre justice. Rien ne doit se décider ici, qui ne soit conforme à ses plus profondes aspirations. Qu'avons-nous à dissimuler ? Que chacun demeure où il est. Je veux savoir la vérité. »*[2]

L'obstination de Samory à régler cette affaire dans le cadre des règles légales et sociales de son empire est ce qui condamne son fils à la mort. Ce n'est pas un père qui condamne un fils à la mort, c'est un juge de l'empire, un empereur, un système même qui le fait. Samory est un grand empereur, un juge incorruptible, ce qui va souvent, hélas, avec le qualificatif de mauvais père. Il sacrifie ses engagements affectifs à ses engagements politiques. Il manifeste ce destin tragique des grands hommes politiques : Chaka, Lumumba, Mandela, … En allant au bout de leurs convictions politiques, ils ont sacrifié leur vie de famille. La question est : comment concilier ces deux exigences ? Comment rester père, époux ou épouse aussi bien de son peuple que de sa famille ? C'est la grande question que cette œuvre de Zadi nous pose et à laquelle chacun de nous devra tenter de trouver une réponse.

2- L'homme et les principes

Le drame de la rencontre entre Samory et la France se noue autour des calculs politiques des Français et de la perspicacité du dirigeant africain qui semble avoir perçu le plan de l'envahisseur. Pour son malheur et le désagrément de la France, l'Almamy est un dirigeant que l'on ne trompe pas longtemps. Samory connait l'homme blanc. Il ne lui a pas fallu dix ans pour percer le mystère de ce pays. Derrière les bons principes professés, l'amitié proposée du

[1] P.26.
[2] P.27.

bout des lèvres par le blanc, se cachent des mobiles peu fraternels et amicaux. Aujourd'hui encore, beaucoup d'Africains et surtout des leaders manquent d'intelligence pour connaitre l'Occident. Ils continuent de penser que fondamentalement cet occident est bon, gentil, animé des meilleurs sentiments et des principes les plus généreux à l'égard de leur peuple. La France pour ceux là est le meilleur allié, le meilleur défenseur, le bon père, … pour ses anciennes colonies. Senghor et Bakary Diallo parlaient de la bonne France, de la vraie France qu'ils opposaient aux faux Français qui viennent souiller la vénérable réputation de la vraie, belle et généreuse France en Afrique. On a donc pu parler, en ces temps de colonisation, sans réaliser le paradoxe de ses propos, de bons colons, de colons généreux, compréhensifs, soucieux et consciencieux. Certains ont été décrits comme amoureux de leur colonie ou de leurs colonisés. Cela n'est pas sans rappeler le temps des bons maitres esclavagistes qui étaient généreux et justes avec leurs esclaves tant que ceux-ci accomplissaient consciencieusement leurs tâches.

L'Almamy ne croit pas en une bonne France contrairement à son fils. La France qu'il connait, c'est celle d'Archinard, du lieutenant-colonel Frey, de Galliéni qui sont tous des conquérants. Comment s'étonner dès lors qu'il déplore la naïveté de Karamoko qui parle de la France de la *« Liberté – Egalité – Fraternité »*, des *« vrais Français »* qu'il oppose aux *« égorgeurs qui nous arrivent ici sur les ailes du diable.»*[3] La logique de Samory et de son peuple est imparable :

Oui ! parce que tu vois, toi [Karamoko], une différence entre l'officier en campagne et le gouvernement dont il tient son autorité, ses armes, sa troupe et tout l'argent qu'il emploie pour mener ses opérations ? Tu vois un monde entre Galliéni et son gouvernement ? »[4]

Un homme du peuple résume en des mots simples, réalistes mais fort pertinents comme seuls savent le faire souvent ceux qui n'ont pas une instruction livresque, l'attitude du gouvernement français.

…Galliéni s'en va et on envoie Archinard qui est dix fois plus méchant encore. Ca veut dire quoi ça ? Tu prends le chat, tu dis : « dors avec les moutons. » - Tu prends l'hyène, tu dis : « dors avec les moutons. » - Maintenant tu prends le lion même et tu dis : « dors avec les moutons ! … » Alors ? Ca veut dire quoi ça ?[5]

Devant les propos de Karamoko qui défend une France de principes généreux, Samory ne peut que plaindre son fils, cet intrépide combattant devenu un perroquet des idéologues de la France coloniale. *« Remuant sa tête »*, Samory soupire devant ces propos qui, pour lui, sont révélateurs de la naïveté de son fils. *« Pauvre enfant ! … »* poursuit–il avant d'ajouter, en prenant son fidèle maitre des mots à témoin. *« Mory Fin'Djan, je crois entendre mot pour mot la litanie d'Archinard lors du traité de Niako. »*[6]

L'Almamy interpelle son fils et déplore le changement qui s'est opéré en lui. Dans une ultime tentative, il veut lui ouvrir les yeux en lui enseignant l'homme blanc :

[3] P.29
[4] P.29-30
[5] P.50.
[6] P.28

Prince Karamoko, … j'ai bien peur que les oreilles rouges ne t'aient amené, … à troquer ton cœur de lion contre quelque vaine jouissance … Mais je crois entendre la prière monotone d'un écolier qui répète son maître sans trop chercher à comprendre. On voit bien que les problèmes du pays te sont étrangers.[7]

Karamoko est l'image même de l'Africain instruit qui répète ce que ses maîtres lui ont appris. Cheikh Anta Diop déplorait cette figure de l'intellectuel perroquet qui croit savoir mais qui ne fait que répéter la science, la pensée, l'histoire que lui ont enseignées les maitres ou anciens maitres. En cela, sans avoir été dans une université occidentale et avant le savant Sénégalais, Samory a mené le même combat que ce dernier. Ce qu'il dit à Karamoko, par quelque effet induit d'intertextualité, est presque, mot pour mot, ce que Diop ne cesse de répéter dans ses ouvrages. Plutôt que de répéter, le penseur sénégalais émettait le vœu de voir l'intellectuel africain réfléchir par lui-même.[8] Son message a toujours été une invite à mieux connaitre l'homme blanc, à mieux déconstruire sa science perverse, son histoire falsifiée, sa morale hypocrite. Il s'agit de mieux se connaitre soi-même en connaissant son ennemi.

Samory est un Africain désabusé par le manque d'honneur de l'homme blanc. Il n'est pourtant pas cet homme méfiant et suspicieux par quelque trait de caractère congénital. Il a 'pratiqué' l'homme blanc, a signé plusieurs traités et pactes ; il a même envoyé son fils le plus illustre et le plus prometteur, Karamoko, en France comme gage de sa bonne foi et de sa volonté de paix. Mais rien n'y a fait. Les Français ont violé tous les traités et accords montrant qu'ils n'ont jamais voulu de la paix. Ils ont, pour le peuple de Samory, une bien curieuse conception du sens de l'honneur, de la parole donnée. Le même Karamoko usait de ces mêmes qualificatifs peu glorieux à l'égard des envahisseurs avant son départ en France comme le lui rappelle à propos le griot Mory Fin'Djan. *« Parlant des Français, tu as dit toi-même, un jour à la cour ces mots restés célèbres : 'Les blancs ? Peuh ! Des âmes d'esclave ? Ni honneur ni parole. De vrais kafirs. Ils alternent, sans pudeur aucune, chansons sur la paix et actes de guerre.'* Après ce rappel, Mory Fin'Djan interpelle le jeune prince. *« Prince, comment peux –tu croire un seul instant à la bonne foi de nos plus mortels ennemis ? »*[9]

Dans l'Afrique de Samory, un noble n'a qu'une seule parole. L'empereur mandingue a eu le temps de comprendre que le blanc ne fonctionne pas sur le même code d'honneur et ne semble entendre que le langage des armes. Il faut donc se préparer à l'affronter. Le vieil empereur est maintenant un homme désabusé qui ne croit plus en rien venant des Français. Jamais l'histoire de cette période tumultueuse ne le fit mentir.

Il est, en effet, difficile de ne pas partager la logique du peuple mandingue. Comment peut – on vouloir la fraternité humaine avec des militaires comme interlocuteurs en Afrique ? Comment distinguer la bonne France de la mauvaise quand l'émissaire de la bonne France reçoit des armes, des moyens et surtout son autorité de cette bonne France pour soumettre un peuple innocent qui ne cherche qu'à vivre en paix? Comment être ami avec celui qui cherche à vous réduire en esclavage ? C'est à cette logique que nous convie la France du temps de Samory. Pour sa part, le Fama ne conçoit pas cette fraternité dans l'esclavage et il se prépare à résoudre cette contradiction par la logique de celui que l'on veut réduire en esclavage : celle

[7] P.29
[8] *Nations nègres et culture*, présence africaine, édition 2007 (1954), p.405
[9] P.29

de la défense de sa liberté. Il est bon que le peuple africain s'interroge aujourd'hui sur ses supposées amitiés avec ceux qui l'exploitent au nom de l'amour, de la fraternité humaine, qui lui font des déclarations d'amour en lui pillant tout ce qui peut assurer sa survie. Il ya des amours qui mènent à la mort comme nous l'enseigne *Why Are So Blest ?* du ghanéen A.K Armah: l'idylle de la France et du peuple mandingue que revendique Karamoko est de celle là et Samory ne s'en laisse pas conter.

L'Almamy a des principes de vie qu'il n'entend pas marchander. Chez lui, il n'ya pas de concession possible quand il s'agit de la dignité et de l'honneur de son peuple. Une fois de plus, contre la calomnie qui fait de Samory un dirigeant sanguinaire, fourbe et belliqueux que les historiens coloniaux ont voulu laisser à la postérité, le héros mandingue demeure, comme la plupart des dirigeants de son temps, un pacifiste. Quelle concession n'a-t-il pas fait pour éviter la guerre avec la puissance coloniale ? Il a cédé une partie de son empire, a laissé partir son fils, héritier du trône, comme son ambassadeur pour éviter la confrontation. Quel empereur responsable ne souhaite la paix pour son peuple ? Mais de quelle paix parle t-on ? C'est la question du Fama au prince. *« La paix … la paix … mais quelle paix ? »* Il ne veut pas d'une paix de lâche qui consiste à se coucher au pied de son adversaire sans avoir combattu. La paix dans l'honneur et le respect mutuel est celle que peut tolérer Samory. Mais une paix dans l'humiliation, le déshonneur est celle que son honneur et sa dignité ne peuvent souffrir. *« … mais quelle paix ? En nous trainant à plat – ventre devant l'ennemi ? »*[10] De cette dernière paix, Samory ne veut pas et ne voudra jamais jusqu'à la fin de ses jours.

Là est toute la différence entre lui et son fils. Ce dernier veut la paix à tous les prix, même à celui de la dignité et de l'honneur de son peuple. Il se veut réaliste et préfère toutes les paix à la guerre. *« Nous devons prendre acte de notre impuissance et rechercher la paix… »* ne cesse t-il de répéter à l'empereur dont la patience est mise à rude épreuve par l'impertinence de son fils. L'Almamy n'est pas moins réaliste et a envisagé l'éventualité de sa défaite mais, lui, ne sera pas défait avant d'avoir combattu. *« Tu veux que je capitule, moi Samory Touré, avant même d'avoir combattu ? … La réédition inconditionnelle. Et avant la bataille ! La voilà ta ligne ! »*[11] Tout ceci résume le caractère contraire de Samory qui incarne la dignité et l'honneur. Pour l'empereur du mandingue, la mort est préférable à l'esclavage, à l'humiliation et au déshonneur. C'est la leçon qu'il a enseignée à son peuple et il n'entend pas se dérober à ses propres principes par couardise. En bon élève des enseignements de cet homme, un homme du peuple explique son engagement à la guerre. *« Tout est question d'honneur et d'intérêt … je n'aime pas la guerre. Mais je préfère mourir le sabre à la main plutôt que de voir mon empereur déchu et mon pays asservi … Plutôt la mort que l'esclavage ! »*[12]

Les historiens idéologues ont voulu faire de Samory un monarque qui ravageait tout sur son chemin. Mais les faits historiques donnent de voir autre chose. Dans sa stratégie de guerre qu'il explique ici à son fils, Samory n'a semé désolation et mort que chez ceux qui avaient choisi le camp ennemi. Il ne s'en est jamais pris à ceux qui ne s'alliaient pas à ces pires ennemis et aurait juré de ne jamais s'attaquer à des musulmans. Accuser Samory d'être un

[10] P.34
[11] Ibid.
[12] P.24

dirigeant qui aimait la violence et faire silence sur la violence exercée contre lui est pure hypocrisie car, comme le montre Dom Helder Camara, l'on ne saurait condamner la violence de la lutte de l'esclave pour sa libération.[13]

Karamoko pense que l'on peut acquérir la paix par la conciliation et les bons sentiments dont on fait montre devant la France coloniale. Or comme le montre Engels, pour avoir le droit de vivre en paix, il faut souvent de la violence surtout face à un adversaire décidé à vous soumettre. *« [P]our supprimer la guerre »* dit le marxiste, *« il n'y a qu'un seul moyen : opposer la guerre à la guerre, opposer la guerre révolutionnaire à la guerre contre révolutionnaire. »* La paix se négocie à deux. Or la France d'Archinard, de toute évidence, ne veut pas de la paix sauf pour gagner du temps. Il faut donc opposer à la guerre *« injuste »* des colons celle *« juste »* du peuple mandingue. Engels montre bien qu'il arrive des moments où il faut *« accepter la violence parce qu'elle est nécessaire pour gagner le droit de vivre en paix. »*[14]

On sait que Samory ne se résolut à attaquer Kong, cet empire aux monuments de piété musulmane, qu'après que les dirigeants de ce royaume musulman se soient alliés aux Français.[15] Il n'a pas attaqué les Yacoubas à Biankouma, ni les Djiminis et les Tagbanas à Dabakala et à Katiola. Il n'a pas livré de guerre contre les Senoufos quand ceux-ci lui faisaient allégeance ce qui veut dire qu'ils ne voyaient pas en eux des alliés des Français. Mais Kong a souffert ses foudres. Tout compte fait, il ne revenait pas aux conquérants ou aux historiens coloniaux d'écrire des poèmes de gloire ou d'amour à l'endroit de Samory. Ce serait le comble de l'ironie. Quand ils l'ont fait pour un Africain dans l'histoire, c'était pour celui là qui se trainait *« à plat – ventre devant eux. »* Ceux qui ont voulu mourir le sabre à la main sont ceux que, systématiquement, les livres d'histoires ont décrit comme des sanguinaires, des dictateurs. Quand votre ennemi commence à vous lancer des fleurs, c'est qu'il ya des raisons de désespérer de vous : vous êtes à son service. *« On a toujours tort de parler le langage de l'ennemi. »* prévenait Evelyne Pisier en d'autres circonstances.[16] Entre la vie dans le déshonneur et la mort glorieuse, le choix n'est simple et facile qu'en théorie. Il nous faudra discuter en nous même et pendant ce colloque qui de Samory ou de Karamoko a fait le choix de la sagesse.

3- Entre patriotisme et engagement social

Le patriotisme de Samory ne repose pas que sur des principes et de l'émotion. Il est aux antipodes de la naïveté et du manque de réalisme de certains dirigeants qui en font un slogan creux ou incantatoire pour leur propre pouvoir. L'Almamy est un dirigeant responsable qui se donne les moyens de faire triompher ses idéaux. Il est loin de l'aventurier irresponsable qui jette son peuple dans des guerres meurtrières et souvent irresponsables pour lesquelles il n'a pas préparé celui-ci. Si Samory préfère la mort dans la dignité, il n'est pas un dirigeant aux

[13] Dom Helder Camara, *Spirale de la violence*, Paris, Desclées de Brouwer, 1970.
[14] F.Engels, *Théorie de la violence*, Paris, Union Générale d'Editions, 1972, p 53-54.
[15] J.B.Webster and AABoahen with M Tidy, *The Growth of African Civilisation : the Revolutionary Years West Africa Since 1800, (New edition)* London, Longman, 1980, p.184.
[16] Evelyne Pisier, « Des impasses de la parité » in Le piège de la parité. Arguments pour un débat, textes réunis par Micheline Amar, Paris Hachette Littératures, « Pluriel » 1999, p.198

instincts suicidaires. Son patriotisme est basé sur l'action responsable et une stratégie qui lui donnent les moyens de sortir victorieux de la guerre contre l'agresseur. Le prince parle de *« suicide collectif »* et *« certain »,* de *« sacrifice inutile »*[17], de *« soldats marchant sans objectif précis, un peu comme à l'aventure … »* et conclut que *« [t]out cela sent tellement l'aventure … »*[18] C'est pourquoi, il conseille de rechercher la paix à tous les prix, convaincu qu'il est de l'issue de cette guerre. *« Nous devons prendre acte de notre impuissance et rechercher la paix … »*[19]

Dans sa stratégie de guerre, l'empereur a *« tenu compte de la force réelle de l'ennemi »*, mais contrairement à Karamoko, il a *« également tenu compte de ses faiblesses. »* Son plan de guerre s'inspire de ces deux données. Il explique avec force détails sa stratégie de guerre : la mobilité de ses troupes face à l'artillerie lourde de la France, l'unité des autres royaumes africains et l'appui des Anglais car, en ces temps là, la rivalité anglo-française faisait rage. Une puissance coloniale pouvait s'allier à un royaume africain pour faire échec aux velléités d'une autre en observant la stricte neutralité ou en lui vendant des armes. L'un des acquis de la conférence de Berlin fut de s'entendre pour éviter ce type d'ententes. Désormais, aucune puissance colonisatrice ne devait vendre des armes ou s'allier à un dirigeant africain. L'occident a toujours su s'entendre pour mieux défaire l'Afrique. Avant cela, les chefs africains pouvaient acheter des armes et se battre d'égal à égal avec n'importe quelle puissance.

L'autre tactique de Samory consistait également à faire le vide devant l'ennemi car il se servait des populations africaines pour porter ses armes, se servait des récoltes des paysans africains pour nourrir ses troupes. Samory a une solution à cela : c'est ce que l'on a appelé la tactique de la « terre brulée. » Il faut croire que cette stratégie a bien fonctionné car pendant sept longues années qui l'ont amené de la Guinée vers le nord de la Côte d'Ivoire, Samory a fait souffrir l'armée coloniale. Et si les Français ont fini par avoir raison de sa résistance, c'est parce que les Anglais, en plus de refuser de lui vendre des armes, ont bloqué sa marche vers l'Est détruisant ainsi sa stratégie. Quand la solidarité occidentale a été organisée à la Conférence de Berlin, aucun argent africain n'était plus assez propre pour acheter des armes pour résister à un autre occidental.

En grand stratège de guerre, Samory sait que pendant une guerre, les armes comptent autant que le moral des troupes. C'est pourquoi l'entreprise de Karamoko ressemble fort à un acte de sabotage et prépare inéluctablement à la défaite.

… de telles idées, répandues dans le peuple, feraient baisser de moitié son ardeur combattive. A des faiblesses déjà bien lourdes à combler viendrait s'ajouter une autre plus grave encore : tu ne peux pas savoir, mon fils, à quel point le moral d'un soldat peut peser dans une guerre prolongée.[20]

C'est l'homme qui porte l'arme et qui fait la guerre. Les armes seules ne peuvent faire gagner une bataille. L'expérience de Samory lui a appris que *« ce sont les hommes qui font la guerre*

[17] P.33
[18] P.38
[19] P.34
[20] P.35-36

et c'est d'eux et d'eux seuls que dépend son issue. » (p 36) D'autres penseurs et stratèges de guerres le diront beaucoup plus tard après Samory. Lénine avait insisté sur le facteur *« subjectif »* contre le facteur objectif des marxistes orthodoxes. Pour R. Garaudy, la foi seule est subversive et il ajoute que les armes, si puissantes soient-elles, sont portées par des hommes.[21] L'on comprend que le grand stratège qu'est Samory soit particulièrement sévère à l'égard du prince. Dans une confidence qu'il veut intime et surtout ultime pour ramener son fils à sa cause, le Fama se confesse presque pour mieux attendrir ce dernier. *« Pense à l'effet dissolvant que produirait ta prise de position et tu comprendras tout mon désarroi. »* (p.36)

Ce que le peuple mandingue reproche à Karamoko, ce n'est pas tant de signaler la puissance militaire de la France, mais de saboter tout *« l'armement psychologique »* (p 32) du peuple avant la guerre, sa trahison envers son peuple, son pays et son propre trône en pactisant avec l'ennemi à travers son entrevue sécrète avec Archinard. Par ses propos, il abat le moral du peuple *« en lui prêchant la peur du danger. »* (p.54) C'est sur ces chefs d'accusation que le prince sera convaincu de félonie et condamné. En définitive, sans s'en rendre compte, Karamoko travaille pour les envahisseurs. *« Ce ne sont plus les envahisseurs qui s'occupent de nous intimider, c'est toi qui t'en charges à leur place. »* (p 58) Dans toute situation de guerre, la condamnation à mort que Samory prononce à l'encontre du prince pour les raisons que l'on sait ne peut qu'être banale mais le condamné est le fils et l'avocat public n'est autre que le père. La démocratie et la justice sont sauves mais la morale l'est peut être moins ou pas du tout.

II- Le patriotisme de Karamoko

1- Le héros et la tragédie

Comme son père, Karamoko satisfait également aux critères du personnage tragique. De noble ascendance, il est également homme de conviction et de principe auxquels il ne se dérobe pas. Pour son malheur, il a pour père un homme nommé Samory Touré. Dans ce contexte de crise latente, Karamoko, en tant que prince héritier du trône, ne peut qu'être du côté de son père, de son peuple et de son trône. Or, refuser de combattre l'homme blanc, c'est tourner le dos à tout cet héritage. On n'est pas chef pour soi mais de son pays et pour son peuple. Les hommes se choisissent ou ont des chefs et par suite se soumettent à ceux-ci. Mais le bon chef n'oublie pas de qui il détient le pouvoir et au nom de qui il l'exerce. Le drame de Karamoko, c'est de ramer à contre courant des convictions du détenteur du pouvoir dont il héritera demain. En s'opposant à son père, il fragilise de fait l'institution de laquelle il tient son pouvoir. Ce faisant, il se désavoue lui-même, se fait en quelque sorte hara-kiri. *« C'est donc ainsi que tu gouverneras l'empire lorsque je ne serai plus ? »* (p 34) se lamente le Fama qui entrevoit la fin d'une institution qu'il a patiemment bâtie. Il oublie, contre la sagesse traditionnelle, qu'aucun homme, aussi illustre et intelligent soit-il, ne peut être plus sage que son peuple.[22]

[21] R.Garaudy,

[22] Les Ibos du Nigeria ont un proverbe explicite. « … no man however great can win judgement against a clan. » Chinua Achebe, *Arrow of God*, London, Heinemann, 1971, p 162.

Par ailleurs, son opposition frontale à l'Almamy au moment où ce dernier a le plus besoin de tout son monde, de cohésion et d'unité autour de lui, le conduit inéluctablement à sa condamnation. Samory use de menace et de flatterie, manie carotte et bâton mais Karamoko est tragiquement le fils de son père. Le même sang coule dans leurs veines : un Touré ne se rétracte pas quand il est convaincu de son option. Le père avait une expression favorite qui résumait son idéal politique : '*Quand l'homme refuse, il dit 'Non' !'* C'est exactement ce que fait son héritier qui fait sien cet idéal. Ni menace ni calomnie ni flatterie ne réussiront à le faire renoncer à ses convictions. Karamoko est un homme d'honneur qui n'a qu'une seule parole. Sa chanson en ce moment est celle de la paix et il ne la troquera pas contre un acte de guerre dont il est convaincu de la nature aventurière. Le prince souffre de son option de paix, de son opposition à son père, de l'incompréhension et de l'ostracisme dont il est victime mais reste convaincu d'être dans le vrai. *« Je souffre Djéli Mory, atrocement »* confesse t-il à son précepteur. Une personne d'un autre caractère moins stoïque serait revenue sur ses mots pour ne pas fâcher l'empereur et sauver sa vie. Mais Karamoko a du sang Touré dans ses veines et ne peut se livrer à une telle lâcheté digne de kafirs, d'âme d'esclave, de personnages sans honneur. Lui est le contraire de tout cela. Il est, hélas, le fils de son père. Karamoko n'a pas vraiment besoin d'agir. Son seul sang Touré le condamne à la mort.

Le prince n'est pourtant pas seul dans son option politique. En cela, il est une vraie menace pour Samory. Son idéal hante et tente tout être humain normal. Qui n'aime pas la paix ? Un paysan avoue avec simplicité son désir de paix, lui qui connait la paix et la guerre :

Moi non plus je n'aime pas les blancs. Mais la guerre … Toujours la guerre … Pourquoi l'Almamy qui sait si bien persuader les gens n'arrive t-il pas à négocier une paix qui dure ? Il est pourtant si facile de s'entendre. Ah, je vous le dis, je n'aime pas la guerre … [23]

Entre eux, les paysans se font des confidences. Les rumeurs avancent que le prince a avec lui des personnes d'honneur qui comptent dans ce mandingue nourri aux valeurs chevaleresques.

« Il parait que tous les chefs de guerre sont d'accord avec lui. […] Je dis que tous – les Kélétigui sont d'accord avec lui. C'est Mory Fin'Djan lui-même qui a parlé de leur complot. »[24]

Par sa position, le prince crée une atmosphère malsaine dans le pays, dans le peuple. La rumeur court et la suspicion est dans l'air. Il ne peut exister pire atmosphère dans un pays qui se prépare à entrer en guerre contre une adversité extérieure. Ceci justifie la condamnation sans appel du Fama.

Karamoko n'est pas n'importe qui dans le mandingue. Il a fait ses preuves et montré sa bravoure. Tous les combattants l'admirent et cela participe à rendre son engagement plus crédible. On ne peut pas reprocher à Karamoko d'être un lâche. Sans lui, l'armée de Samory est vraiment diminuée. Ses noms de louange sont *« lionceau mâle d'entre les mâles », « lion*

[23] P.24
[24] P.53

noir »[25] pour marquer sa témérité. Un autre homme du peuple dit de lui que *« [c]'est le plus brave de tout l'empire »*[26]quand un paysan ne tarit pas d'éloges à son égard.

« Je ne connais pas de guerrier plus redoutable que lui. J'ai combattu à ses côtés pendant le siège de Kankan. Croyez-moi, il faut vraiment être un fils de chien pour ne pas sentir la puissance du fauve lorsqu'il se déchaîne et fond sur les légions ennemies. »[27]

Il faut donc accepter que Karamoko est aussi un patriote dont le patriotisme est à l'opposé de celui de son père. Son engagement se résume à épargner à son peuple un *« sacrifice inutile »*, à lui épargner un *« suicide certain. »* L'argument du prince est qu'il *« ne suffit pas pour résister ou vaincre que la cause défendue soit juste. »*[28] En somme, il n'a jamais abandonné son peuple et est solidaire de la cause défendue mais, seules diffèrent, les voies:

A entendre djély Mory, … tout se passe comme si je n'avais jamais désiré que la ruine de cet empire dont je demeurais, jusqu'à cette heure, le seul héritier. Or, je dis, Mory Fin'Djan recherche la paix, rien que la paix, pour le pays, pour notre peuple … Mais je dis aussi, et j'affirme et je soutiens que Karamoko recherche la paix, rien que la paix, pour le pays, pour le peuple. Lui parle de renforcer la paix par la guerre. Je parle, moi, de renforcer la paix par la paix. Seuls diffèrent donc, pour un même but, les moyens que l'un et l'autre nous choisissons. [29]

L'on ne peut donc dire que l'une des attitudes est du patriotisme et l'autre un crime lâche. De savoir quelque chose que ni Mory ni Samory ne savent, Karamoko peut parler en toute connaissance de cause. Karamoko sait que la guerre contre la France est différente des guerres précédentes de conquête de Kankan, de Farnah ou de quelque autre territoire ou cité voisine de la terre du Wassulu et du Toron :

J'ai eu le temps de juger de la puissance militaire de la France, et je n'ai pas le droit de vous entrainer, vous autres simples gens, dans une aventure dont je prévois l'issue fatale. Je vous aime trop pour m'abandonner à pareille folie.[30]

Comme on le voit, ce procès est loin d'être simple. Il ne s'agit pas de juger un traître ou un lâche. Il n'y a pas une ligne claire de démarcation entre le bien et le mal, entre le vrai et le faux. Toutes les options sont motivées par de nobles idéaux : l'amour de la patrie.

2- Karamoko ou le drame de l'intellectuel africain

Le drame de l'Afrique nouvelle est résumé par la vie du prince Karamoko. Ceux de ses fils qui sont appelés à la diriger ont une sorte de pacte avec l'ennemi dont ils deviennent de véritables défenseurs et ambassadeurs. Karamoko par son séjour de 4 ans a été séduit par la France et en est tombé amoureux. Il clame inlassablement connaitre ce pays et lui prête les meilleures intentions :

[25] P26
[26] P.29
[27] P 25
[28] P.34
[29] P57
[30] P58

La France, celle que j'ai appris à connaitre quatre années durant, cette France – là ne vit que pour la paix ! J'en suis profondément convaincu … La France ne demande pas mieux que de se concilier les rois mandingues.[31]

Ainsi, ces fils que l'Afrique a choisi pour la représenter et la défendre ont vendu leur âme à l'ennemi et se font ses meilleurs avocats de façon innocente. Telle est la mission des intellectuels et des dirigeants africains qui ont presque tous séjourné en occident et sont les plus instruits dans son système d'éducation. Pour certains, ils connaissent les valeurs du blanc mieux que les leurs propres. Samory maudit le démon qui lui dicta de permettre à son fils d'aller en France. C'est bien à son retour qu'il est devenu le contraire de tout ce qu'il a toujours été. L'anti-français qu'il était est devenu le francophile ou le pro-français au point d'apparaitre comme l'élément qu'Archinard entend utiliser pour renverser le régime de Samory Touré, son père et empereur. Entre le Karamoko qui traitait les blancs de kafirs, d'avoir des âmes d'esclaves, de n'avoir ni honneur ni parole et celui qui déclare connaitre assez la France pour affirmer qu'elle est animée des meilleures intentions, la France de la 'Liberté – Egalité – Fraternité', il y a un fossé que le séjour de quatre ans en occident a creusé.

Le prince fait preuve d'une naïveté surprenante pour quelqu'un de son intelligence. Même son père et les autres simples villageois semblent plus perspicaces que lui dans ses rapports avec la France. Il connait la France des bons principes quand son père et son peuple connaissent une France de terrain, sans ses artifices rhétoriques. C'est la France des Archinards, des Galliéni, du lieutenant-colonel Frey qui sont tous des conquérants. Quand on lui parle des provocations d'Archinard, lui qui vient d'arriver de France accuse son peuple et son père de malveillance et de calomnie. *« Je crains fort que tous ces jugements sur Archinard ne relèvent de la pure fantaisie. Il passe à Paris pour le plus honnête des officiers français. »*[32] Celui qui est l'ennemi juré de tout le mandingue au point de se voir dédier des poèmes et des chants pour sa vilénie passe, en France, pour un parfait gentleman, un digne représentant de son pays. Il fomente des foyers d'insurrection, commet multiples violations du territoire mandingue, viole les traités qu'il a signés. Comme pour confirmer toutes ces accusations et apparaitre sous son vrai jour, il propose à Karamoko de détrôner son père par la force.

Prince, … il faut sauver le peuple mandingue. Prince, détrônez votre père et prenez le pouvoir ! Je vous en donne les moyens. Tous les moyens : armes, munitions, hommes, argent … tout ce que vous voudrez. Neutralisez – le avant qu'il ne soit trop tard.[33]

On croirait entendre la sempiternelle proposition à quelque insatisfait d'un régime africain. Les exemples ne manquent pas pour illustrer cet état de fait que nous vivons dans l'actualité. Ceci semble être la tâche dévolue à des élites africaines : être à la solde de l'ennemi de leur peuple ou des régimes de l'Afrique digne. Il n'est plus surprenant que quand la forfaiture est mise en exécution avec tous ces moyens, ces hommes de paille n'aient de pouvoir que délégué par les vrais commanditaires étrangers dont les intérêts ne peuvent qu'être aux antipodes de ceux du peuple africain. C'est à cela que se résume le drame de ce continent : ceux à qui son sort est confié sont au service de son ennemi par leur éducation, leur manque

[31] P.28
[32] P.30
[33] P.45

de vision. Ses dirigeants ou ses élites qui sont censés le protéger sont ceux qui le trahissent le mieux.

3-Karamoko ou le nouvel humanisme

L'engagement de Karamoko, en raison de ses limites et défauts même, n'en est que plus humain et suscite même de la sympathie rien que pour cela. Le prince aime la vie et semble préférer une vie dans l'humiliation à une gloire dans la mort. Une telle conviction n'est pas dénuée de sens. Il n' ya que dans l'idéologie et la morale que l'on peut préférer la mort à l'esclavage. Pour Samory, la mort est préférable à la soumission. Or cela ne va pas de soi et ce choix n'est pas forcement le premier réflexe de tout homme dans la vie normale. C'est seulement au nom des grands principes, dans la vie des humains éduqués à sacrifier leur vie propre pour des principes élevés au dessus de toute autre valeur que l'on peut pencher pour cette option. Karamoko enseigne une leçon d'humilité. Ce n'est pas toujours l'option la plus facile ou la moins courageuse dans un contexte de conditionnement idéologique. Dans un tel contexte de chants patriotiques, d'hymne à la gloire de l'empire, à l'honneur et au patriotisme, tout est sacrifié à ces principes transformés en valeurs mythiques. La vie elle-même ne vaut plus rien, seule comptent le roi, la patrie qui, au lieu d'être au service de la vie des citoyens mettent les vies de ces derniers au service de ces grands mythes de tous les temps de crise sociale. La tentation est au sacrifice de soi surtout qu'en tout homme sommeille ce désir de chevalerie et un instinct de Samouraï. Il suffit de savoir le réveiller et les politiques ont toujours su le faire en leur peuple dans les moments de crise. L'Almamy s'est attelé à cela. Il parle *« d'armement psychologique. »* Karamoko n'a pas tort de conseiller le *«courage »*, l'humilité, et *« moins d'orgueil »* face aux sirènes du sacrifice de la vie individuelle. Pour lui, par quelque effet de paradoxe, le courage se trouve dans son option de paix. En conseillant de prendre acte de son impuissance et de rechercher la paix, il donne une leçon de responsabilité et d'humilité, d'amour de la vie et de son peuple à son père. La mort n'est pas toujours préférable à l'esclavage. Devant une adversité insurmontable, il nous arrive, humbles humains non conditionnés à être des héros, de ne même plus chercher à résister à l'adversaire. Il n'y a pas de raison d'en avoir honte. C'est cela qui est humain, le reste est héroïsme qui n'est, par principe, pas le commerce des foules.

Que vaut l'empereur, le pays, l'honneur devant la vie humaine ? Y a-t-il autre chose au dessus de la vie ? Chacun de nous, selon son éducation et sa personnalité, aura une réponse toute personnelle. Classer les réponses dans des catégories valorisées est de l'ordre de la morale. Samory comme beaucoup de héros tragiques est un concentré de principes, de valeurs morales élevées au dessus de tout autre principe. Il lui manque un peu d'humanité, de faiblesse qui ferait de lui un homme comme tout autre. Sa vie se confond avec son pouvoir, son peuple, sa patrie et ses principes au point de lui enlever son humanité. C'est pourquoi, il est resté un personnage de légende ou de mythe, un héros au sens traditionnel du terme. Karamoko prend la figure de l'humain sans orgueil, qui sait se voir comme un homme, qui peut assumer une vie individuelle sans pour autant devenir un traitre. C'est le héros du roman moderne avec ses défauts, sa vie subjective. Peur, fuite, pleurs, cris, … ne sont des valeurs négatives que par idéologie et morale.

4- De l'actualité de la thématique des Sofas

Publiée chez L'Harmattan en 1979, la pièce de Zadi Zaourou est une œuvre d'art au sens plein du terme. Elle est toujours d'actualité car elle traite d'un problème humain qui survivra à l'auteur et à son temps tant que les hommes vivront en communauté et auront à affronter de l'adversité extérieure. L'œuvre, comme le dit l'auteur dans son 'A propos', n'appartient pas à Zadi et 'marche sa route' en triomphant de la mort à laquelle est condamnée l'œuvre médiocre. Cette pièce est d'une actualité qui n'est pas prête de se clore.

L'un des problèmes sur lesquels elle invite réflexion est la question du patriotisme dans notre pays. Dans un contexte de désémantisation progressive du lexique ou d'ambivalences sémantiques consécutives à une situation sociale de crise qui favorise un discours surchargé d'idéologie, *Les Sofas* nous ramène à un vocabulaire plus intègre. Pendant que le sens du terme même de patriote n'est plus évident pour tout le monde, il est bon que l'œuvre convoque l'histoire et nous donne une autre définition du terme. Dans un contexte où n'importe quel plaisantin, désœuvré, vaurien et autre pervers calculateur se frappe la poitrine et se proclame patriote, Samory et Karamoko nous aident à retourner à nos dictionnaires. Qu'est–ce qu'un patriote ? Est-ce celui dont l'engagement est conditionné par les intérêts matériels qu'il escompte ? Si par le patriotisme, une vie peut passer de la misère au luxe matériel, qui ne voudra pas être patriote sans y rien comprendre ? Pour certains aujourd'hui, patriotisme rime avec calcul mesquin, affairisme et raccourci vers l'argent pour ceux qui n'ont pas toujours réussi ailleurs. Des Samory, des Karamoko, notre Afrique, notre Côte d'Ivoire en a besoin.

D'autre part, le conflit de Samory et de Karamoko inspire une réflexion sur d'autres conflits notamment celui entre Houphouët Boigny et Sékou Touré. Sékou Touré aimait beaucoup la Guinée. L'on ne saurait en douter. Il avait aussi des principes. Il a dit qu'il préférait la pauvreté dans la dignité à la richesse dans l'esclavage. Houphouët aussi aimait son pays et son peuple. L'aventure de son frère lui semblait aventure de rêveurs. Quelques décennies plus tard, la Guinée était fière de son 'NON' retentissant à De Gaulle mais la réalité sociale était terne. Le 'traitre' d'Houphouët avait fait de son pays la vitrine de l'Afrique de l'ouest avec le concours de l'ennemi. Beaucoup de Guinéens sont venus s'installer en Côte d'Ivoire et de nombreux intellectuels ont dû s'exiler en France et ailleurs. L'orgueil de la Guinée, c'est d'avoir eu un 'garçon' pour dire 'NON' à De Gaulle. L'orgueil d'Houphouët, c'est d'avoir laissé un pays dont les Ivoiriens et les Africains n'ont pas toujours eu honte. Entre les deux patriotismes, nous revoyons le même combat de Samory et de Karamoko.

Dans une interview donnée par Zadi Zaourou dans le quotidien Fraternité Matin[34] lors du décès d'Aimé Césaire, l'écrivain rapportait que certaines personnes avaient, à un moment donné, reproché à l'artiste et homme politique martiniquais de n'avoir pas demandé l'indépendance pour la Martinique. On lui reprochait en quelque sorte d'avoir manqué de patriotisme en choisissant de rester un département de la France. Il serait certainement devenu lui-même président de ce pays ce qui aurait été un juste couronnement de son combat intellectuel et politique. Césaire a vu que ce territoire coincé entre les eaux sans ressource

[34] Fraternité matin du 16 mars 2008. Interview du Professeur Zadi Zaourou.

autres que ses fruits aquatiques n'était pas viable. Il a opté pour une Martinique française. Lui a parlé de réalisme, les autres de manque de patriotisme. Comment lui en vouloir quand des Africains-Américains qui étaient revenus en Afrique ne sont pas restés longtemps et ont préféré le pays dans lequel ils sont constamment humiliés mais au moins y vivent avec une relative prospérité. Ainsi s'exprimait un noir américain de retour d'un voyage en Tanzanie. *« Au regard de toute cette misère, je remercie le Seigneur d'avoir permis l'esclavage et que je vive aujourd'hui aux Etats-Unis plutôt qu'en Afrique. »*[35]

Conclusion

La pièce de Zadi Zaourou pose le problème du rapport entre le principe et la survie. Entre la gloire dont le prix est souvent la mort et l'humiliation, le rabaissement avec néanmoins la vie, il ne faut croire qu'il y a un choix spontané et facile à faire. En reconvoquant nos héros du passé, Zadi nous réconcilie avec des concepts capitaux pour l'Afrique en construction d'aujourd'hui et de demain. Il pose également un problème éternel de la vie des hommes en société.

[35] Article de Chris Richburg dans le quotidien Washington Post du 23 mars 1995.

Bibliographie

Fiction

ACHEBE, Chinua, *Arrow of God*, London, Heinemann, (1964) 1971.

ARMAH, Ayi Kwei, *Why Are We So Blest ?*, London, Heinemann, 1974.

ZADI, Bernard Zaourou, *La guerre des femmes suivie de la Termitière*, Abidjan, NEI/Neter, 2001.

ZADI, Bernard Zaourou, *Les Sofas suivi de l'œil*, Paris, L'Harmattan, 1979.

Théories, société et sciences humaines

AMAR Micheline ed., *Le piège de la parité, Arguments pour un débat*, Paris, Hachette Littératures, « Pluriel », 1999.

CAMARA, Dom Herder, *Spirale de la violence*, Paris, Desclée de Brouwer, 1970.

DIOP Cheikh Anta (1954), *Nations nègres et culture : de l'antiquité nègre égyptienne aux problèmes culturels de l'Afrique noire d'aujourd'hui. 4ème édition*, Paris – Dakar, Présence africaine, 2007.

EHUI, Félix T., *L'Afrique noire : de la superpuissance au sous – développement*, Abidjan NEI, 2002.

ENGELS, Friedrich, *Théorie de la violence*, Paris, Union générale d'Editions, 1972.

Fraternité matin du 16 mars 2008.

GARAUDY, Roger, *Appel aux vivants*, Paris, Seuil, 1979.

The Washington Post, 23 mars 1995.+ Fraternité matin du 16 mars 2008.

MAO, Tse Toung, *Ecrits choisis en trois volumes*, I, FM/Petite collection Maspéro, Paris, 1976.